



## Créateur de mondes



**Philippe Favier**

*Artiste*

**Chinant dans les brocantes de vieux papiers et des objets qu'il détourne, ce facétieux démiurge façonne, avec le sérieux d'un enfant en train de jouer, des univers singuliers, entre humour et gravité.**

- Cécile Jaurès,
- le 10/11/2020 à 06:00
- Modifié le 10/11/2020 à 07:00

Lecture en 3 min.

Philippe Favier devant une de ses créations. Patrick Gardin / Divergence

À une vingtaine de kilomètres de Valence, Châteaudouble porte bien son nom. Depuis la route, il faut passer sous le porche d'un premier bâtiment, construit au XVII<sup>e</sup> siècle pour loger une compagnie de dragons, et traverser une vaste cour pour accéder, enfin, à l'antre du propriétaire. Flanquée de quatre tours, la bâtie en pierres de tuf et moellons offre une vue imprenable sur la vallée du Rhône et les monts de l'Ardèche.

C'est dans cette demeure un peu décatie, pleine de courants d'air, mais au charme intact, que Philippe Favier a trouvé, il y a une petite dizaine d'années, le refuge idéal pour fomenter ses boîtes à malice et autres intrigues à tiroirs, qui caractérisent son œuvre. Le lieu est assez vaste pour inviter des amis sans déranger la routine immuable de ce bouliforme de travail : il rejoint son atelier dès 8 heures du matin et le mot vacances lui est étranger. « *Au grand désespoir de mes compagnes successives, je ne m'épanouis qu'en créant. L'inactivité m'angoisse* », avoue-t-il.

Le week-end, il grimpe dans sa camionnette pour écumer les puces, foires, vide-greniers et brocantes des environs. De ses virées solitaires, il rapporte d'invraisemblables trouvailles dont il fait son miel, parfois bien des années plus tard. À l'arrière de son bureau, une grotte d'Ali Baba abrite ses trésors. Comme dans les anciennes réserves de son père, mercier en gros à Saint-Étienne, cartons, valises et vanity-cases contiennent boutons, fils, morceaux de dentelle,

mais aussi tout un bric-à-brac de fausses dents, de boîtes de lessive, de jouets, de petits crânes en plâtre, de panneaux de signalisation, de vieilles cartes géographiques et de dictionnaires de latin, tibétain ou vietnamien !

« *Il a reconstitué Manufrance chez lui. La boutique, comme le catalogue, était une inépuisable réserve à rêveries, quand on était gamins* », raconte son ami stéphanois Philippe Ducat, devenu graphiste après avoir partagé les bancs des Beaux-Arts avec Philippe Favier. Il se souvient d'un étudiant discret, un peu sauvage, qui « *avait du mal à entrer dans le moule* », mais débrouillard et plein de ressources. « *Pour la présentation de fin d'année, Philippe avait brûlé ses dessins et installé le petit tas de cendres à côté des autres travaux. Le premier soir, la femme de ménage l'a aspiré. Il ne s'est pas démonté : il a exposé le sac d'aspirateur !* »

Depuis cette époque, Philippe Favier avance à contre-courant des modes. Quand, dans les années 1980, les artistes rivalisent d'œuvres monumentales ou spectaculaires, il se concentre sur les petits formats et déboule dans les galeries ou centres d'art contemporain muni d'une pince à épiler, d'un tube de colle et d'une boîte d'allumettes remplie de minuscules papiers découpés, avec lesquels il prend possession des murs, tout aussi efficacement que ses confrères.

Au fil des années, il multiplie les expérimentations. Doté d'une insatiable curiosité, il explore différentes techniques et supports : dessins au stylo-bille, à l'encre de Chine, à l'aquarelle, peinture sur carton, sur céramique, sur verre, sur bois... Mais aussi assemblage d'objets hétéroclites détournés de leur fonction première. Une diversité dont l'exposition, actuellement au Musée de Valence (1), offre une copieuse anthologie. L'artiste a eu carte blanche pour investir les 45 salles de l'ancien palais épiscopal et glisser ses œuvres parmi les collections permanentes, avec lesquelles il crée des correspondances poétiques ou humoristiques.

À côté de la cour d'honneur, où trône le tracteur D22 qui lui a inspiré une série de peintures, la galerie ogivale expose un antiphonaire (recueil de chants liturgiques) du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les pages sont envahies de squelettes et de drôles de créatures fantastiques, embarquées dans une danse macabre pleine d'entrain. Plus loin, des coffres à musiques, à outils ou à couverts se transforment en boîtes de Pandore, dont les doubles-fonds recèlent des surprises.

Avec une grande économie de moyens, Philippe Favier compose des mondes imaginaires foisonnants, dont on pourrait passer des heures à scruter chaque détail, à déchiffrer les minuscules inscriptions, citations latines, extraits de poèmes ou jeux de mots flirtant avec la trivialité. « *Philippe Favier, explique le commissaire de l'exposition Thierry Raspail, a une immense culture, mais qu'il s'efforce de nous faire partager par fragments. Son œuvre est bien plus profonde et tragique que son ironie et sa fantaisie le laissent croire.* »